

## LETTRE OUVERTE À MON FRÈRE MOUNIR

Quand tu m'avais ramené chez moi à Monastir l'autre jour je ne manquai pas de relever et d'exalter la beauté de la musique que diffusait la cassette de ta voiture ; sans ambages notre benjamin Rochdi confirma vite ma remarque et tu répliquas en avouant que c'était moi qui t'avait initié et appris à l'aimer ; tu avais même évoqué quelques titres de certaines grandes œuvres compactées sur mes disques des années 60 ; à vous deux j'avais alors difficilement caché mes larmes et mon émoi en descendant de la voiture ; aujourd'hui je compte te révéler comment moi-même j'en étais arrivé à m'engouer de cette musique sublime et éternelle.

Les belles et tristes plaintes de notre mère logeront à jamais dans ma mémoire et au fond de mon être ; quand s'absentait longuement mon père et qu'elle en avait le cœur lourd et oppressé, quand elle se rappelait les siens décédés alors qu'elle était en bas âge, quand elle se rappelait son enfance doublement orpheline et malheureuse, quand elle se remémorait la mort prématurée de son seul soutien et frère unique, ma mère se mettait alors à chanter d'une voix tristement divine ; je ne pouvais savoir comment elle faisait pour composer toutes ses plaintes raffinées et combien émouvantes ; sa voix vibrait de mille trémolos qui me prenaient aux entrailles, ses yeux étaient toujours humides quand assise au bord de la soupenne de notre chambre elle se mettait à chanter ; pour moi c'était ses larmes qui chantaient, sa vie d'orpheline qui chantait, sa tristesse incommensurable qui chantait...

J'entends encore vibrer sa voix et je vois encore ondoyer son regard brisé par-dessus nos têtes alors que nous n'étions encore que 3 de ses enfants--Fatma, Nabiha et moi-- ; tour à tour une voix posée, lente, accélérée, trépidante et toujours triste ; la tête penchée contre la colonnette de la soupenne, elle passait de longs moments, quelquefois une matinée entière à chanter ses douleurs et ses peines que nul ne pouvait deviner ni comprendre ; quand Fatma se mettait à pleurer mes larmes fusaient et moi aussi j'étais gagné par son immense tristesse et sa grande douleur.

Grand-mère Cadouje n'était jamais témoin de ces terribles épanchements ; notre mère choisissait ses moments pour pleurer ses plaintes et je m'étais toujours demandé qui eût pu lui dicter ou apprendre les paroles de ses chants si pathétiques ; je savais parfaitement qu'elle vécut une enfance endeuillée et orpheline. Des vers truffés d'images sublimes et de proverbes, des paroles appropriées portées par des ailes d'oiseaux bénis qui volaient haut et traversaient les nuages éthérés ; en écoutant ses chants éplorés je croyais remarquer souvent une huppe prise d'extase car la voix de ma mère perçait les nues et la voûte céleste.

À l'école franco-arabe de Ksibet je dus encore aimer les chants que nous apprirent nos maîtresses d'école ; j'ai dû apprendre et aimer toutes les chansons enfantines que connaissaient les Français de mon âge ; je me mettais donc naturellement à chanter avec Alain, Serge et Marie-Thérèse et ils s'étonnaient que je susse les mêmes comptines et les mêmes cantates qu'ils avaient apprises chez eux au Languedoc et au Calvados ; ils ne savaient pas qu'à la Régence de Tunis nous étions astreints à suivre les programmes pédagogiques qu'imposait Paris avec cependant une mince et toute légère ouverture sur la langue arabe.

Je verrai donc toujours madame Crayon assise au piano et déclamer « au fond des océans... » tout comme je verrai madame Amet dodeliner de la tête en chantant « aux marches du palais... » Pendant un cycle de 7 ans nous apprîmes des dizaines et des dizaines de chansons et chants dictés par les programmes officiels de l'Académie de Paris.

À la lumière de ce que je t'écris tu comprends aisément, cher Mounir que la poésie en pleurs et les airs tristes de ma mère jouèrent le premier rôle dans mon amour des chansons puisque j'avais remarqué que même les chants appris à l'école franco-arabe étaient largement imprégnés d'un sceau profond de tristesse et de douleur ; en effet il y était souvent question de guerres, de sang, de fils de rois, de bergères, de morts fatidiques et d'équipées funestes. Or par ma nature je suis enclin aux choses graves en rapport avec le destin de l'Homme, avec les aléas de la vie terrestre et de la vie d'outre-tombe.

Au lycée de Garçons de Sousse notre professeur de musique madame Santucci nous initia tout bonnement d'abord au solfège, ensuite et surtout aux symphonies de Beethoven, de Mozart, de Bach... Je ne peux oublier sa première leçon ni la première phrase qu'elle nous avait dite : « la musique est le seul langage que comprennent tous les hommes » ; la Pathétique, la Pastorale, la Neuvième Symphonie finirent par me séduire de façon définitive ; devant son piano se trémoussera toujours madame Santucci jouant ses morceaux de musique divine ; je vois encore ses mains et ses pieds posés sur les pédales de son piano ; les yeux bien fermés, elle jouait et chantait, elle jouait et chantait cependant que certains cancres rêvaient ardemment d'attraper les oiseaux perchés sur les ficus de la cour et que d'autres pitres s'amusaient béatement à se lancer des boulettes de papier.

Cher Mounir, tu remarques donc que les belles complaints toutes personnelles de ma mère avaient cédé la place à des chansons plus larges--puisqu'elles se rapportaient à toute une nation, l'Hexagone en l'occurrence--et que celles-ci cédèrent enfin devant une musique universelle « que comprennent tous les hommes sans distinction de race. »

S'il va de soi que je n'oublierai jamais les divines mélodies modulées par ma mère, il va encore mieux de soi que la belle musique, que la grande musique, que la musique classique avec la musique baroque va prendre une place particulière dans mon cœur d'autant qu'à l'École Normale Supérieure de Tunis nous étions tombés sur un excellent professeur mélomane ; J-P Darmon avait projeté de nous initier à cette grande musique ; aussi avait-il monté un auditorium où une fois par semaine il nous présentait une ou plusieurs œuvres ; avec son magnétophone il venait régulièrement nous rejoindre ; il nous présentait d'abord et toujours un speech bref sur les concerti, les sonates ou les symphonies qu'il comptait nous faire écouter ; après avoir fait tirer les rideaux de la salle et obtenu une atmosphère d'heureuse plénitude il nous conseillait assidûment de croiser les bras, de les poser sur la table et de fermer les yeux pour peu que nous désirions vraiment goûter à la beauté des chefs-d'œuvre pour lesquels

nous étions justement venus, mais la plupart des étudiants s'absentaient tant et si bien que ces séances d'audition firent long feu et durèrent à peine un mois ; par ailleurs c'était aussi J-P Darmon qui m'encouragea à écouter continûment les concerts produits par la Jeunesse Musicale de France (JMF) qui venait régulièrement au Théâtre Municipal de Tunis.

Ma vie sera insipide aujourd'hui sans cette musique qui m'habite et m'inspire et je ne peux sincèrement estimer un intellectuel qui fait peu de cas de la voix céleste de la Muse.

Avec moi dans ma chambre d'étudiant en terminale notre regretté Nejib venait souvent écouter du Prokofiev, du Tchaïkovski, du Wagner, du Hayden, du Bach, du Chopin, du Berlioz, du Ravel, du Strauss, du Liszt, du Vivaldi, du Monteverdi, du Rimski Korsakov et bien sûr du Beethoven et du Mozart...Il me confia plus tard que c'était chez moi durant ces belles auditions qu'il prit fortement goût à la musique classique et que c'était à moi qu'il devait cette tournure dans sa nouvelle vision de l'esthétique et des lettres.

Comme j'étais devenu un des amis intimes de J-P Darmon--qui nous rendit visite à Ksibet en 1965--j'allais alors souvent chez lui au 25 avenue de Paris ; professeur de français à Carnot, sa mère Odette nous jouait ses symphonies et morceaux préférés ; après une légère omelette aux fines herbes ou des œufs au plat préparés par son fils unique, elle se plaçait au piano et nous jouait des airs d'une suavité indicible ; je me remémore encore que dans l'extase et avec une admirable virtuosité elle exécutait fréquemment la Lettre à Élise, les Quatre Saisons, le Beau Danube Bleu, Shéhérazade, la Walkyrie et le Destin. J-Pierre se tenait les yeux bien clos quand sa mère caressait le clavier de son piano ; je savais qu'il était un esthète consommé et que toute sa vie il courait après la beauté sous toutes ses formes.

Une fin d'après-midi je me trouvai sur le boulevard de Bâb-Bénat et je devais rentrer à l'École ; c'était le 30 mai 1968 pour autant qu'il m'en souviennne ; de toutes parts j'entendais crier les passants que je voyais courir à toutes jambes ; ils se passaient l'information selon laquelle la télévision transmettrait le concert de la Diva Égyptienne qui était

justement en tournée à Tunis ; je ne bougeai pas plus que si l'on eût parlé du dernier chanteur tunisien ; je continuai donc ma marche le plus indolemment du monde et rentraï à l'École où presque tous les Normaliens étaient rassemblés devant l'écran ; je ne fis que passer pour gagner ma chambre ; cette nuit-là j'écoutai des chansons bien en vogue que diffusait la RTCI ; je te raconte cette anecdote pour te dire à quel point je dépréciais la musique orientale qui ne pouvait être qu'une cacophonie à mes yeux (et surtout à mes oreilles).

Assez souvent aussi je passais des heures entières à savourer les chansons de Maurice Chevalier, de Georges Brassens, de Charles Trenet, de Jacques Brel, de Gilbert Bécaud, de Franck Sinatra et surtout d'Édith Piaf dont la vie me troublait énormément car je cultive toujours une sincère commisération envers tous les malheureux et les damnés de la terre.

Tu vois donc cher Mounir que c'étaient des femmes qui m'initièrent à la belle musique ; d'abord feu ma mère qui aiguilla mon ouïe vers la beauté verbale de ses plaintes mélodieuses, ensuite les maîtresses de l'école de Ksibet, puis madame Santucci au lycée de Sousse, enfin madame Darmon au 25 avenue de Paris à Tunis ; quant au rôle de J-Pierre il consista simplement à me diriger afin que je soigne profondément cet amour ; j'avoue néanmoins que les JMF affinèrent en quelque sorte mes élans de mélomane et élargirent mon répertoire classique.

Il y a un an je fis un pèlerinage au 25 avenue de Paris, à ce lieu où j'avais vécu de vrais moments de bonheur avec J-Pierre, avec sa mère Odette, avec Simone et avec nos camarades de gauche.

L'appartement n'est plus l'appartement ; où est donc le piano d'Odette ? Où est donc la bibliothèque familiale des Darmon ? Où est donc le petit salon qui nous vitscander les poèmes sublimes de Lorca ? Où est donc cette petite chambre qui enregistra tant de mes beaux rêves ? Où est donc la cuisine ? Où sont donc les toiles accrochées aux murs ? Où est donc le café Chez-les-Nègres dont les garçons nous servaient des croissants au beurre pour nos petits déjeuners un dimanche matin sur deux ? Odette n'est plus, Simone n'est plus, les camarades de ces belles années héroïques ne sont plus, le café se mua en gargote et j'ai même perdu toute trace de J-Pierre.

Au lieu de l'appartement des Darmon j'avais simplement trouvé un lugubre cabinet d'avocat, des tables branlantes et poussiéreuses sur lesquelles s'empilaient des paperasses encore plus empoussiérées, deux clerks stupides et presque illettrés ; mon cœur s'étreignit et mon âme s'endeuilla ; plus désaxé qu'un ivrogne qui titube, les yeux inondés de larmes et le regard brumeux je sortis à pas brouillés.

J'ai cru enfin de mon devoir de t'apprendre ainsi comment et dans quelles circonstances j'en étais arrivé à aimer la voix de la Muse.

Dans l'espoir de te revoir bientôt je te quitte en t'embrassant bien affectueusement et t'encourage à te gaver encore, davantage et toujours de ces airs bénéfiques, salvateurs, envoûtants et magistralement divins ; ton frère aîné Salah.

Salah Khelifa, Lettres Ouvertes, le Barcide, pages148 et suivantes, Monastir, café Mondial, le 4 décembre 2021